

«La réalité est polydimensionnelle»

Interview avec Gilles Lipovetsky

<http://dx.doi.org/10.18566/comunica.n37a04>

Gilles Lipovetsky est un sociologue et philosophe français largement connu par ses thèses sur l'individualisme et la consommation dans l'ère actuelle. Ses publications s'occupent de sujets très divers allant de la mode, l'hédonisme, le bonheur, la consommation, le luxe, l'éthique, à la condition de la femme dans la société actuelle. Ses réflexions sont fondamentales pour comprendre le rôle de la culture dans la société actuelle. Le professeur Federico Medina Cano a mené l'entretien suivant pour la revue *Comunicación* de l'Université Pontificia Bolivariana. Ils ont eu l'occasion de parler sur quelques thèmes dont ils s'inquiètent et qui sont leurs objets de réflexion. Aussi, ils ont parlé de la manière d'approcher ces objets d'étude.

F.M. Quelle est votre méthode de travail ? Comment abordez-vous vos objets d'études ? Avez-vous un chemin que vous suivez de façon régulière ? Partez-vous d'intuitions ou de constantes que vous percevez de l'observation de la réalité ?

G.L. Je crois que, franchement, je n'ai pas de méthode car mes travaux n'appartiennent pas à une discipline fixe. Si j'avais à faire des travaux, par exemple, d'une discipline comme la sociologie, je devrais travailler autrement. Mais, comme je viens de le dire, je fais ce que j'aime faire, je n'ai pas de contraintes. Ce n'est pas une méthode proprement dite, simplement je passe en permanence de l'observation des faits au texte. Je suis incapable de dire comment je travaille, mais ce sont souvent des découvertes qui me font changer les idées. La pensée n'est pas comme les mathématiques. Les mathématiques obéissent à un ordre radical.

Là, je ne sais pas ce que je vais trouver. Je viens de finir un livre au sujet de la séduction qui sera publié en France, en novembre. La question est considérable: il y a une dimension animale, une dimension biologique; et puis, il y a une dimension anthropologique, une dimension esthétique, et une dimension érotique. Et à l'heure actuelle, avec la consommation, il y a une dimension économique de la séduction, et une dimension politique, avec la question de la communication politique.

**Federico
Medina Cano**

telemacosirenas@gmail.com

J'ai voulu essayer de trouver un modèle théorique qui permette de donner du sens à cette question, une question fondamentale, pense-je, mais qui a été assez souvent écrasée par la philosophie et la religion.

Platon dit que la séduction, c'est de la tromperie, c'est tromper les gens. C'est machiavélique. La religion chrétienne relie la séduction à Ève, qui séduit Adam dans le péché originel.

Alors, ce que l'on peut voir, c'est qu'il y a une approche morale là-dessus.

J'ai voulu reprendre la question [de la séduction] car je crois que depuis des siècles et des siècles, on n'a vu qu'une petite partie. La dimension morale existe, certes, mais il y en a beaucoup d'autres.

Alors, comme vous voyez, il n'y a pas de méthode. Je fais des essais. Un essai, ce n'est pas une thèse universitaire. Je suis un esprit libre, je me promène entre les sujets (entre les questions) avec l'espérance de trouver une forte cohérence. Peut-être que je n'y arrive pas, mais j'ai un esprit qui aime la cohérence, j'aime la rationalité, j'aime la clarté et j'aime la démonstration, pour que les lecteurs me comprennent. Après, on peut en parler, mais je n'ai pas de méthode. Je pense que la philosophie ne devrait pas avoir de méthode.

F.M. Vous dites dans un entretien réalisé par Bertrand Richard à propos des regards et des dénonces apocalyptiques que: «La dénonce apocalyptique est trop facile... Je veux théoriser une réalité plurale et polyvalente» (Lipovetsky, 2008, p.18). Que voulez-vous dire avec cette affirmation?

G.L. Je trouve souvent que les intellectuels ont une approche trop manichéenne, trop unilatérale de la réalité. Lorsqu'ils assument une position, tout ce qu'ils écrivent est toujours depuis cette même autoroute, et ça me gêne parce que je suis sensible à la richesse du réel.

Il y a beaucoup de dimensions, cependant, ça ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de dimensions dominantes, mais, par exemple, je viens de faire une conférence sur la consommation. C'est un cas tout à fait classique: les intellectuels diabolisent la consommation: «C'est mal», «C'est de l'aliénation, de la manipulation...», «Les consommateurs sont comme des troupeaux qui obéissent à la publicité...». C'est toujours comme ça. Il y a du vrai dedans. Tout n'est pas faux dans cette lecture. Mais il y a beaucoup d'autres aspects. Ce que j'essaie, c'est d'apporter des données de lecture paradoxales du monde. Il peut y avoir des choses contraires mais qui existent en même temps.

Si j'avais à faire l'analyse d'Auschwitz, non, je ne ferais pas ça. Il n'y a pas beaucoup de paradoxes dans le cas juif, dans la barbarie... Il y a un moment où l'horreur c'est l'horreur...

Mais dans un monde comme le nôtre, les dimensions sont multiples. Dans la vie intellectuelle, il ne s'agit pas de simplifier, c'est plutôt le contraire, il s'agit de démontrer que c'est plus compliqué que ce qu'on n'y croit. Parce que, quand on vit, vous ou moi, on a une opinion immédiate, «j'aime», «je n'aime pas»... C'est normal, c'est la vie. Mais penser, ce n'est pas ça. C'est prendre de la distance.

Souvent j'écris des choses que moi même je ne partage pas, mais parce que je pense que c'est conforme à la réalité. Par exemple, je n'aime pas faire du shopping, mais des milliards de personnes aiment faire du shopping, donc, je dois expliquer ça. Je ne peux pas dire: «Ce sont tous des idiots». Non, il faut comprendre. Je ne dois pas prendre ma vision pour la seule et la bonne. La pensée soi-même se met quelques fois un peu entre parenthèses.

Encore une fois, lorsqu'on étudie un objet, on voit, petit à petit comment ça devient complexe. Après, ça redevient plus simple, mais d'abord, il faut le complexifier.

F.M. Dans la société actuelle, le design est un facteur fondamental. En plus de leur dimension fonctionnelle, les objets ont une dimension esthétique, une variation de la forme qui les rend attirants. Pour la plupart, ils sont valorisés par l'air de nouveauté, par le signe de modernité qui les accompagne. IKEA est une grande surface qui offre du design et de la modernité dans ses produits, et même si les meubles et les accessoires ne sont pas faits pour durer pour toujours, l'offre pour le grand public est attirante et d'accès facile. Comment interprétez-vous le phénomène IKEA?

G.L. IKEA est une entreprise extrêmement intéressante parce qu'elle rend possible un nouveau rapport des gens à leur habitation. Dans le passé, on gardait les meubles toute sa vie. Parfois même, on héritait ceux de ses parents. On ne les changeait pas.

IKEA, elle a premièrement diffusé le mobilier contemporain. Et maintenant, les gens aiment le mobilier moderne. Avant, c'était un style du passé. Deuxièmement, IKEA encourage le mobilier de qualité. Ce n'est pas mal. Il y a beaucoup de choix, un éventail de choix énorme.

Or, bien si les gens peuvent choisir, ils vont en famille chez IKEA, ils regardent et ils achètent ce qu'ils aiment, ce qui correspond à leur goût. IKEA a permis l'individualisation par rapport à la maison. Même chez les enfants, parce que avant, c'était les parents qui commandaient tout, maintenant, on emmène ses enfants et demande «qu'est-ce que tu veux?» Et eux: «J'aime ceci, j'aime cela»...

Et donc, d'une certaine manière, IKEA a fait reculer une certaine forme de conformisme. Il y a moins de conformisme à la maison parce que, avec des meubles pas chers, chacun peut construire un petit univers qu'il aime [à son propre goût].

F. M. Dans l'entretien avec Bertrand Richard, vous dites que l'École «qui, auparavant était porteuse d'un projet égalitaire et de promotion sociale, ne l'est plus maintenant» (Lipovetsky, 2008, p.34). À partir de cette constatation du fait que l'École est incapable d'offrir un chemin pour l'accès social et de reconnaître que l'appareil éducatif a laissé d'être un moyen pour diminuer le gap social, quelles sont les possibilités de cette institution? Pourquoi dire que l'École est aujourd'hui «le centre de la déception»? (p.34) Dans ce panorama, quelle est la fonction de l'École? Quel est le rôle des maîtres?

G.L. Ce que je dis dans le livre, c'est que jadis les gens faisaient confiance à l'École. On avait foi à l'École parce qu'elle permettait aux enfants de remonter dans la pyramide sociale. Mais depuis 10 ou 20 ans, il y a une panne dans l'ascenseur social. Il s'est arrêté. Et c'est là où il y a une sorte de déception parce que l'École ne joue plus le rôle de mobilité sociale.

Les choses sont bien compliquées, mais il faut que ça change car l'École est une pièce très importante de la démocratie. Autrement, ce serait toujours les mêmes privilégiés qui restent des privilégiés. La démocratie, c'est l'égalité des chances pour que les groupes populaires puissent remonter dans la hiérarchie sociale.

Il y a eu des théories qui ont souligné que cette crise de l'École était liée aux excès du libéralisme éducatif. Après mai 68, si vous voulez, il y a une sorte de vision trop permissive.

Je pense qu'il y a une partie de vérité, tout n'est pas faux. Je pense que l'éducation, ce ne peut pas être du divertissement, ce ne peut pas être du plaisir. Ce n'est pas de vacances.

Je n'aime pas l'éducation autoritaire, mais entre l'autoritarisme et le laisser-faire n'importe quoi du libéralisme extrême. Il convient de trouver un équilibre. Les gens ont besoin de discipline, non pas la terreur, mais la discipline. Apprendre, c'est difficile, il faut accepter la difficulté. On ne peut pas progresser sans difficultés. C'est impossible. Si vous voulez bien apprendre à jouer du piano, il faut comprendre qu'il faut répéter. Ce n'est pas agréable de faire ça tout le temps, mais c'est la condition pour, ensuite, jouer magnifiquement. C'est inévitable. On l'accepte pour le sport, mais pourquoi on ne l'accepte pas pour la pensée?

Alors, je pense que nous avons à revenir sur la méthode pédagogique. Je pense que l'ensemble des professeurs, le métier de professeur n'est pas assez valorisé. Les professeurs n'ont plus beaucoup de reconnaissance sociale, ils sont mal payés, et on ne les aide pas à faire leur travail. On les voit comme une dépense. C'est une erreur: c'est un investissement pour l'avenir.

Nous devons nous inspirer de ceux qui ont bien réussi dans le monde. Toutes les écoles du monde ne sont pas pareilles. Il y a des écoles formidables en Finlande, par exemple, ou dans de petits pays qui ont des résultats magnifiques. Mais les professeurs sont bien payés, ils ont une bonne formation...

C'est comme un construction: on ne peut pas faire une bonne maison sans les bons matériaux. L'école se fait par des professeurs. S'ils ne sont pas bons, on ne peut pas faire progresser l'école.

Je pense que nous devrions être modestes et regarder dans le monde les expériences qui réussissent. Pourquoi elles réussissent? Pourquoi d'autres pays réussissent moins bien?

Il y a des choses incroyables: quand on voit des pays riches comme l'Angleterre ou comme la France, avec des jeunes qui restent 10 ans à l'école, ou plus de 10 ans, et ils ne savent à peine lire! Ce n'est pas la faute des élèves. C'est le système scolaire qui ne marche pas. Les méthodes ne sont pas bonnes. Comment on accepte ça? C'est inacceptable! C'est un scandale! 10 mois sur toute une année et ils ne savent pas lire!

Le système, ça ne va pas!

Ça n'arrive pas chez tous les jeunes, évidemment, mais il y a peu près 10% d'entre eux, mais c'est énorme! Je suis révolté de voir ça. C'est inqualifiable! Je crois qu'il faut changer tout ça. Il y a des pays où il n'y a pas ces échecs. Ce n'est pas une fatalité. Ce n'est pas une loi inévitable, on peut corriger ça.

Moi, je pense que pour l'avenir, la question de la formation des professeurs est une question centrale. C'est très difficile et surtout il faut une formation permanente. Un professeur commence sa carrière, je ne sais pas, à 25 ans, et il va travailler 40 ans. À 65 ans, ce n'est pas pareil qu'à 25 ans. Souvent le professeur est épuisé. Il faut penser à ça, il faut aider les professeurs, qui sont, en général des gens qui ont beaucoup de bonne volonté. Les professeurs aiment leur travail et ils font des efforts, mais les efforts, ça ne suffit pas. Il faut aider ces gens. Si j'aime jouer au football, il faut que quelqu'un me montre...

Il est nécessaire d'apprendre des bons exemples. Former les professeurs, c'est un travail très important pour l'avenir.

Pour l'instant, il y a plutôt une dégradation, non pas pour tous, mais surtout il y a une dégradation pour les élèves les plus faibles. Les très bons élèves, ça va toujours, ils n'ont pas de problème, les familles qui y tiennent bien, elles n'ont pas de problème. Mais les autres, c'est là où nous devons faire l'effort.

F.M. L'individualisme dans la société actuelle emmène comme effet la fatigue des modes traditionnels d'encadrer la vie. Dans ce contexte, comme une des conséquences la plus importante émerge la faible connexion des individus avec la vie en communauté. Pour les sujets, ce n'est pas indispensable de vivre la vie quotidienne intégrée à un groupe, ils ne sentent pas l'urgence d'articuler leur projet personnel à la vie en société, ni d'établir des liens avec d'autres, ni de tisser un réseau de relations qui puissent donner du sens à leur vie. Cette situation apporte comme un des effets le sentiment de solitude, le besoin de compagnie et de remplir le vide qui accompagne cette existence. Dans ce contexte, quel est le rôle des animaux domestiques dans la vie des sujets, quel est le sens des animaux dans la vie quotidienne ?

G.L. Le phénomène n'est pas le même dans tous les pays. C'est différent. Je pense qu'en Europe et en France, c'est plus fort qu'en Amérique latine, par exemple, je crois...

Pourquoi? Je pense que dans les pays avec un individualisme extrême, il y a beaucoup de déception: la vie en couple est compliquée et beaucoup de gens voient dans l'animal, le chien, le chat, une présence qui ne génère pas de déception.

Vous pouvez être déçu par votre mari, par vos enfants, par votre métier, bon, tout le monde est déçu... Mais vous n'êtes pas déçu par votre chat. Le chat,

il est là, vous rentrez à la maison et il est là. Votre chien, il est content de vous voir, votre femme, peut-être pas...

Alors, il y a quelque chose qui vous donne une sorte de sécurité. L'animal ne déçoit pas, les êtres humains, oui. Les êtres humains, on se déçoit les uns des autres. C'est comme ça. Donc, l'animal vous apporte un certain confort, une présence.

Beaucoup de gens âgés sont seuls et ils s'occupent de leur chien, de leur chat comme un enfant. Ça exprime un besoin, quand même, un besoin d'être aimé, mais en se protégeant du rapport avec les autres humains.

Référence

Lipovetsky, G. (2008). *La sociedad de la decepción* (Entrevista con Bertrand Richard).
Barcelona: Anagrama.